

UN VIEUX

Tous les journaux avaient inséré cette réclame : " La nouvelle station balnéaire de Rondelis offre tous les avantages désirables pour un arrêt prolongé et même pour un séjour définitif. Ses eaux ferrugineuses, reconnues les premières du monde contre toutes les affections du sang, semblent posséder en outre des qualités particulières, propres à prolonger la vie humaine. Ce résultat singulier est peut-être dû en partie à la situation exceptionnelle de la petite ville, bâtie en pleine montagne, au milieu d'une forêt de sapins. Mais toujours est-il qu'on y remarque depuis plusieurs siècles des cas de longévité extraordinaires."

Et le public venait en foule.

Un matin, le médecin des eaux fut appelé auprès d'un nouveau voyageur, M. Daron, arrivé depuis quelques jours et qui avait loué une villa charmante, sur la lisière de la forêt. C'était un petit vieillard de quatre-vingt-six ans, encore vert, sec, bien portant, actif, et qui prenait une peine infinie à dissimuler son âge.

Il fit asseoir le médecin et l'interrogea tout de suite. " Docteur, si je me porte bien, c'est grâce à l'hygiène. Sans être très vieux, je suis déjà d'un certain âge, mais j'évite toutes les maladies, toutes les indispositions, tous les plus légers malaises par l'hygiène. On affirme que le climat de ce pays est très favorable à la santé. Je suis tout prêt à le croire, mais avant de me fixer ici j'en veux les preuves. Je vous prierai donc de venir chez moi une fois par semaine pour me donner bien exactement les renseignements suivants :

Je désire d'abord avoir la liste complète, très complète, de tous les habitants de la ville et des environs qui ont passé quatre-vingts ans. Il me faut aussi quelques détails physiques et physiologiques sur eux. Je veux connaître leur profession, leur genre de vie, leurs habitudes. Toutes les fois qu'une de ces personnes mourra, vous voudrez bien me prévenir, et m'indiquer la cause précise de sa mort, ainsi que les circonstances."

Puis, il ajouta gracieusement : " J'espère, docteur, que nous deviendrons bons amis," et il tendit sa petite main ridée que le médecin serra en promettant son concours dévoué.

* *

M. Daron avait toujours craint la mort d'une étrange façon. Il s'était privé de presque tous les plaisirs parce qu'ils sont dangereux, et quand on s'étonnait qu'il ne bût pas de vin, de ce vin qui donne le rêve et la gaieté, il répondait d'un ton où perçait la peur : " Je tiens à ma vie." Et il prononçait MA, comme si cette petite vie, SA vie, avait eu une valeur ignorée. Il mettait dans ce : MA une telle différence entre sa vie et la vie des autres qu'on ne trouvait rien à répondre.

Il possédait, du reste, une façon toute particulière d'accentuer les pronoms possessifs qui désignaient toutes les parties de sa personne ou même les choses qui lui appartenaient. Quand il disait : " Mes yeux, mes jambes, mes bras, mes mains," on sentait bien qu'il ne fallait pas s'y tromper, que ces organes-là n'étaient point ceux de tout le monde. Mais où apparaissait surtout cette distinction, c'est quand il parlait de son médecin : " Mon docteur." On eût dit que ce docteur était à lui, rien qu'à lui, fait pour lui seul, pour s'occuper de ses maladies et pas d'autre chose, et supérieur à tous les médecins de l'univers, à tous, sans exception.

Il n'avait jamais considéré les autres hommes comme des espèces de pantins créés pour meubler la nature. Il les distinguait en deux classes : ceux qu'il saluait parce qu'un hasard l'avait mis en rapport avec eux, et ceux qu'il ne saluait pas. Ces deux catégories d'individus lui demeuraient d'ailleurs également indifférentes.

* *

Mais à partir du jour où le médecin de Rondelis lui eut apporté la liste des dix-sept habitants de la ville ayant passé quatre-vingts ans, il sentit s'éveiller dans son cœur un intérêt nouveau, une sollicitude inconnue pour ces vieillards qu'il allait voir tomber l'un après l'autre.

Il ne les voulut pas connaître, mais il se fit une idée très nette de leurs personnes, et il ne parlait que d'eux avec le médecin qui dînait chez lui chaque jeudi. Il demandait : " Eh bien, docteur, comment va Joseph Poinçot, aujourd'hui ? Nous l'avons laissé un peu souffrant la semaine dernière." Et quand le médecin avait fait le bulletin de la santé du malade, M. Daron proposait des modifications au régime, des essais, des modes de traitement qu'il pourrait ensuite appliquer sur lui s'ils avaient réussi sur les autres. Ils étaient, ces dix-sept vieillards, un champ d'expérience d'où il tirait des renseignements.

Un soir, le docteur, en entrant, annonça : " Rosalie Tournel est morte." M. Daron tressaillit et tout de suite il demanda : " De quoi ?" — " D'une angine ?" — " Le petit vieux eut un " ah " de soulagement. Il reprit : " Elle était trop grasse, trop forte ; elle devait manger trop cette femme-là. Quand j'aurai son âge, je m'ob-

serverai davantage." (Il était de deux ans plus vieux ; mais il n'avouait que soixante-dix ans.)

Quelques mois après, ce fut le tour d'Henri Brissot. M. Daron fut très ému. C'était un homme, cette fois, un maigre, juste de son âge à trois mois près, et un prudent. Il n'osait plus interroger, attendant que le médecin parlât, et il demeurait inquiet. " Ah ! il est mort comme ça, tout d'un coup ? Il se portait très bien la semaine dernière, il aura fait quelque imprudence, n'est-ce pas, docteur ?" Le médecin, qui s'amusait, répondit : " Je ne crois pas. Ses enfants m'ont dit qu'il avait été très sage."

Alors, n'y tenant plus, pris d'angoisse, M. Daron demanda : " Mais... mais... de quoi est-il mort, alors ?" — " D'une pleurésie."

Ce fut une joie, une vraie joie. Le petit vieux tapa l'une contre l'autre ses mains sèches. " Parbleu, je vous disais bien qu'il avait fait quelque imprudence. On n'attrape pas une pleurésie sans raison. Il aura voulu prendre l'air après son dîner, et le froid lui sera tombé sur la poitrine. Une pleurésie ! C'est un accident, cela, ce n'est pas une maladie. Il n'y a que les fous qui meurent d'une pleurésie."

Et il dina gaiement en parlant de ceux qui restaient. " Ils ne sont plus que quinze maintenant ; mais ils sont forts, ceux-là, n'est-ce pas ? Toute la vie est ainsi, les plus faibles tombent les premiers ; les gens qui passent trente ans ont bien des chances pour aller à soixante ; ceux qui passent soixante arrivent souvent à quatre-vingts ; et ceux qui passent quatre-vingts atteignent presque toujours la centaine, parce que ce sont les plus robustes, les plus sages, les mieux trempés."

* *

Deux autres encore disparurent dans l'année, l'un d'une dissenterie et l'autre d'un étouffement. M. Daron s'amusa beaucoup de la mort du premier ; et il conclut qu'il avait assurément mangé, la veille, des choses excitantes. " La dyssenterie est le mal des imprudents ; que diable, vous auriez dû, docteur, veiller sur son hygiène."

Quant à celui qu'un étouffement avait emporté, cela ne pouvait provenir que d'une maladie de cœur mal observée jusque-là.

Mais un soir le médecin annonça le trépas de Paul Timonet, une sorte de momie dont on espérait bien faire un centenaire-réclame pour la station.

Quand M. Daron demanda, selon sa coutume : " De quoi est-il mort ?" le médecin répondit : " Ma foi, je n'en sais rien."

— " Comment, vous n'en savez rien ? On sait toujours. N'avait-il pas quelque lésion organique ?"

Le docteur hocha la tête : " Non, aucune."

— " Peut-être quelque affection du foie ou des reins ?"

— " Non pas, tout cela était sain."

— " Avez-vous bien observé si l'estomac fonctionnait régulièrement ? Une attaque provient souvent d'une mauvaise digestion."

— " Il n'y a pas eu d'attaque."

M. Daron très perplexe, s'agitait.

— " Mais voyons : il est mort de quelque chose, enfin ! De quoi, à votre avis ?"

Le médecin leva les bras : " Je n'en sais rien, absolument rien. Il est mort parce qu'il est mort, voilà."

M. Daron alors, d'une voix émue, demanda : " Quel âge avait-il donc au juste, celui-là ? Je ne me le rappelle plus."

— " Quatre-vingt-neuf ans."

Et le petit vieux, d'un air incrédule et rassuré, s'écria : " Quatre-vingt-neuf ans ! Mais, alors, ce n'est pourtant pas non plus la vieillesse !..."

M. E.

TRIBUNAUX COMIQUES

LES FRÈRES HARENG

C'est tout à fait une petite Thébaidé que la maison des deux frères que voici en police correctionnelle ; Etéocle et Polynice n'étaient pas plus furieux l'un contre l'autre que ne l'étaient nos deux modernes frères ennemis, le jour de la rixe sanglante dont le tribunal est saisi. Toutefois, il n'y a pas lieu d'emboucher la trompette héroïque pour chanter leur combat singulier. Nous n'en sommes pas à dire :

..... D'un œil brillant de rage,
Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage,

et si nous avons parlé de rixe sanglante, c'est par simple allusion au coup de poing sur le nez d'un des adversaires, et qui a motivé une de ces effusions de sang qu'on arrête avec une clef dans le dos.

Et puis, on se disputait, non pas un trône, mais un fonds de boulangerie. Enfin, rien ne prêterait moins à la poésie que le nom des deux rivaux, Un poème intitulé les *Frères Hareng* serait absolument ridicule ; décidément une chronique correctionnelle est bien tout ce qu'il faut. Allons-y donc, et gaiement, si nos deux héros veulent y mettre du leur.

Antoine Hareng, le vaincu, a tiré, des horions frater-

nels, une vengeance sans gloire : il a dénoncé Honoré Hareng, son vainqueur, au commissaire de police.

Aujourd'hui, Antoine, dont le nez est désenflé et la fureur calmée, vient chercher à excuser son frère. Voyez-vous, messieurs, dit-il, dans tout ça il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

M. le président.—Alors il ne fallait pas porter plainte.

Antoine.—Je sais bien, mais, sur le moment, j'étais si vexé d'avoir reçu ma volée... Voilà d'où c'est venu : Honoré voulait avoir le fonds du père, qui est mort il y a quelque temps ; moi, je voulais l'avoir aussi ; alors, quand il a boissonné un peu et moi aussi, nous nous repassons quelques gifles et nous n'y pensons plus après.

M. le président.—Il ne s'agit pas de gifles : vous avez dit au commissaire de police que votre frère avait voulu vous assassiner, et aujourd'hui, il n'aurait rien fait, à vous entendre.

Le prévenu.—Entre frères, pensez, mon président, on s'aime, pas vrai ?

M. le président.—Singulière façon de se le prouver. Le prévenu.—C'est le vin.

Antoine.—Voilà !... Sans le vin...

M. le président.—Enfin le ministère public n'abandonne pas la poursuite ; dites ce qui s'est passé.

Antoine.—Eh bien, comme je vous dis, Honoré est rentré dans une abondante ivresse. La mère, qui était là, lui fait des remontrances, dont il lui répond : " Vous, m'mam, vous n'avez pas la parole, vu que vous tétiez pas mal votre petite goutte aussi, sans vous commander." Parce que faut dire que c'est vrai, ça ; seulement la mère, c'est des prunes à l'eau-de-vie, presque tous les jours. Alors, moi, je fais donc aussi des reproches amicaux à Honoré ; si bien qu'il me dit qu'il allait quitter ses bottes et se mettre à l'ouvrage, et il monte dans notre chambre en promettant de changer de conduite ; mais il a seulement changé de bottes. Pour lors, en redescendant, il se met à dire qu'il est l'aîné et que le fonds lui revenait de droit. Je lui réponds que la boulangerie n'a pas d'âge, dont là-dessus, nous nous chamaillons et qu'il finit par me repasser un coup de poing sur le nez, que j'ai saigné peut-être plein ce qui tiendrait dans ma casquette et que mon nez est devenu si tellement gros que ça m'en faisait loucher, et violet comme une aubergine. Moi, je me rebiffe ; v'là ma sœur qui crie : " Au voleur !" par la fenêtre ; il y avait deux hommes qui passaient à ce moment-là ; au lieu de monter, en entendant crier au voleur, ils se sauvent. Alors je dis à ma sœur : " Crie au secours !" Là-dessus, elle crie au secours ! et les voisins sont venus qui nous ont séparés.

M. le président.—Allez vous asseoir !

Antoine.—Mon président, dans tout ça, il n'y a eu que mon nez et une chaise de cassés ; le pharmacien m'a arrangé mon nez, le menuisier a arrangé la chaise...

M. le président.—En voilà assez !

Antoine.—Ah ! et puis je ne vous dis pas tout : après, en causant nous deux Honoré, nous nous sommes dit : Mais au lieu de nous battre toujours à qui aura le fonds, en nous associant, ça arrangerait tout.

M. le président.—C'est par là que vous auriez dû commencer.

Le prévenu.—Nous n'y avions jamais pensé.

Antoine.—C'est une idée qui nous est venue comme ça. Alors, à présent, nous sommes associés.

M. le président.—Si vous vous étiez associés tout de suite, vous ne vous seriez pas battus ?

Le prévenu.—Ah ! ne m'en parlez pas... je suis si vexé !...

Antoine.—Et moi, donc ! car, à présent, nous sommes très heureux.

Le prévenu.—A ça près de quelques gifles... par-ci par-là... on n'a jamais vu deux frères plus d'accord.

Le tribunal a condamné Honoré à 50 francs d'amende ; mais, grâce à l'association, cela fait 25 francs chacun.

PENSÉES

La religion a des plaisirs qui lui sont propres, et dont elle récompense ceux qui ont le courage de la suivre à travers les premières croix, dont elle charge ceux qui s'y dévouent.

C'est la religion qui assure l'esprit et calme la conscience ; c'est elle qui offre au mourant un autre être, une autre vie, d'autres objets, d'autres espérances.

La piété sert de barrière à tous les désordres. S'il est vrai que la santé est un trésor sans prix, il est vrai aussi que, sans le respect pour la loi de Dieu, on ne saurait goûter que peu de douceurs dans la vie.

Les lois humaines ne sauraient suppléer à la religion, à quelque degré de perfection qu'on les ait portées ; elles se ressentent toujours de l'infirmité de ceux qui les ont données.

SAURIN.